



HAL
open science

Écrire après René Maran. Rencontre autour de la littérature africaine contemporaine

Elara Bertho, Gaëlle Bien-Aimé, Mohamed Mbougar Sarr, Boniface Mongo
M'Boussa, Claire Riffard

► **To cite this version:**

Elara Bertho, Gaëlle Bien-Aimé, Mohamed Mbougar Sarr, Boniface Mongo M'Boussa, Claire Riffard.
Écrire après René Maran. Rencontre autour de la littérature africaine contemporaine. 2022. halshs-
03736758

HAL Id: halshs-03736758

<https://shs.hal.science/halshs-03736758>

Submitted on 22 Jul 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Écrire après René Maran

Rencontre autour de la littérature africaine contemporaine

*Elara Bertho, Gaëlle Bien-Aimé, Mohamed Mbougar Sarr,
Boniface Mongo M'boussa, & Claire Riffard*

Citer : BERTHO, Elara, Gaëlle BIEN-AIMÉ, Mohamed Mbougar SARR, Boniface MONGO M'BOUSSA, & Claire RIFFARD. 2022. Écrire après René Maran. Rencontre autour de la littérature africaine contemporaine. <https://elam.hypotheses.org/4218>.
Version PDF : 13 pages.

L'Institut des Afriques (IdAf), le laboratoire « Les Afriques dans le Monde » et ALCA Nouvelle-Aquitaine se sont associés à l'Escale du livre 2022 (Bordeaux) pour proposer une rencontre dédiée aux littératures africaines contemporaines depuis l'attribution du prix Goncourt à René Maran en 1921. Ce rendez-vous s'est tenu le 10 avril 2022.

Nous vous proposons de découvrir ou redécouvrir cette rencontre, à travers une vidéo (<https://www.youtube.com/watch?v=aGUSyrf2nvo>) et ce texte, issu de la retranscription des discussions.

Avec :

Elara Bertho, chercheure CNRS au laboratoire Les Afriques dans le Monde.

Gaëlle Bien-Aimé, auteure, dramaturge et lauréate de la résidence d'écriture francophone Afriques-Haïti.

Mohamed Mbougar Sarr, écrivain, lauréat du prix Goncourt 2021 pour *La plus secrète mémoire des hommes* (Gallimard).

Boniface Mongo-M'boussa, écrivain et critique littéraire.

Claire Riffard, ingénieure de recherche CNRS à l'Institut des textes et manuscrits modernes (ITEM).

La transcription de la rencontre a été réalisée par Bérénice Jammes (Institut des mondes africains).

En 1921, René Maran reçoit le prix Goncourt pour son roman *Batouala* (Albin Michel). Aujourd'hui, les littératures africaines reçoivent de nombreux prix et sont saluées pour leur intense créativité. Nous proposons de revenir sur l'œuvre littéraire de René Maran, en discussion avec trois auteurs qui renouvellent la littérature contemporaine. Mohamed Mbougar Sarr a reçu en 2021 le prix Goncourt pour *La plus secrète mémoire des hommes* (Philippe Rey & Jimsaan, 2021). Boniface Mongo-Mboussa est un essayiste et romancier, auteur notamment de *Désir d'Afrique* (Gallimard, « Continents noirs », 2002). Gaëlle Bien-Aimée est lauréate de la résidence d'écriture francophone Afriques-Haïti 2021. Tous trois portent un regard renouvelé et stimulant sur la littérature aujourd'hui.

Elara Bertho (EB). Bonjour à tous, merci d'être venus autour de cette table-ronde intitulée « Écrire après René Maran ». Je suis très heureuse de vous présenter toutes et tous. Nous allons commencer par une présentation de René Maran, de son héritage littéraire, puis nous donnerons la parole à trois autres invités, qui nous raconteront leurs rapports à René Maran et à son œuvre dans leurs propres écritures et dans leurs propres trajectoires intellectuelles. Pour commencer, je vais donner la parole à Claire Riffard, qui est responsable

de l'équipe « Manuscrits francophones » à l'ITEM, laboratoire consacré à l'étude des manuscrits. Une de leurs équipes est centrée sur René Maran. Cette équipe a travaillé autour de la genèse de plusieurs œuvres et elle continue de collecter les textes que René Maran a écrit dans de nombreuses revues et médias, et donc des textes continuent d'émerger, d'être découverts. Elle va nous présenter son travail.

Quelques mots auparavant pour vous présenter René Maran : il a fait ses études à Bordeaux, il est venu de Martinique, il a obtenu le prix Goncourt, avant Mbougar Sarr, en 1921 pour *Batouala*. Et il a également écrit de nombreux autres ouvrages dont certains ont été réédités, comme *Un homme pareil aux autres*, préfacé d'ailleurs par Mbougar Sarr. Dans ses œuvres, il interroge assez régulièrement des relations amoureuses entre un homme éduqué noir martiniquais, qui lui ressemble assez souvent, et une jeune Blanche inaccessible. *Un homme pareil aux autres* constitue une partie de son histoire en tant que fonctionnaire colonial noir qui ne se reconnaît ni en Afrique, ni à Bordeaux, ni à Paris, et qui a une immense intensité rêveuse dans ces descriptions, qui sont souvent d'une grande poésie.

Je vais laisser Claire en parler, mais je voulais vous donner à entendre un tout petit peu le ton de sa prose. Je voudrais juste lire quelques petites lignes pour vous donner à entendre la voix de René Maran et aussi la joie qu'il a, au milieu de son immense tristesse, du racisme systémique qu'il éprouve en France et de l'incapacité que les couples interracialisés ont à vivre leur amour, la joie, tout de même de décrire le monde qui l'entoure. Des moments de grâce et de poésie infinis se trouvent tout de même dans les descriptions. Ici en l'occurrence, il raconte Brazzaville la nuit et tous les bruits de la ville.

« Les cigales agacent l'ombre. Des grillons strident. Lourde de rosée, de hautes herbes cloutées de vers luisant murmurent aux arbres, qui les chuchotent de branche à branche et de feuille en feuille, les confidences des brises confuses, tandis qu'afin de rendre la nuit plus claire, d'innombrables lucioles nouent, dans tous les points où l'ombre et particulièrement épaisse, de minuscules farandoles vertes, que les chauve-souris dispersent du zigzag de leur vol brusque et velu. Au loin vagissent les chutes de Stanley Pool. Mais Andrée domine tous ces bruits. Elle est dans chaque battement de mon cœur. C'est Noël. » (*Un homme pareil aux autres*, p. 114.)

Après ce passage, il se rappelle de Bordeaux et c'est de nouveau terrible, c'est la chute dans le réel. Le roman est parsemé de ces descriptions absolument incroyables et également des descriptions de ce qu'est être un fonctionnaire colonial lorsqu'on est noir, lorsque l'on méprise assez souverainement tous ses collègues d'un racisme insensé. C'est aussi l'un des réquisitoires les plus francs et massifs qu'il ait été donné de lire sur l'entreprise coloniale française, notamment ce passage :

« Fonctionnaire colonial... Ce métier aurait pu être si beau, si généreux, si noble ! Hélas ! La colonisation est une déesse âpre et cruelle, qui ne se paie pas de mots et se nourrit de sang. Trop pratique pour être sensible, rien ne la détourne de ses projets. Elle se fonde sur l'injustice et l'arbitraire. Il faut, pour lui plaire, jeter en prison des hommes crevant de faim et des femmes allaitant leurs enfants. Il faut, pour lui plaire, arrêter des innocents. Ni les uns ni les autres n'ont quoi que ce soit à se reprocher. Mais la main d'œuvre pénale faisant plus ou moins défaut, cette illégalité permet d'entreprendre ou d'achever, sans grever le moins du monde le budget local, les travaux en cours. La force primant le droit, le meurtre célébré et honoré, c'est ça la colonisation. » (*Ibid.*, p. 131.)

C'est l'un des réquisitoires les plus massifs qui ait été donné de lire et d'entendre à l'époque de sa publication en 1947.

Je laisse désormais Claire présenter son travail sur les manuscrits.

Claire Riffard (CF). Merci Elara, merci à tous d'être là ! En effet, dans mon équipe de recherche, nous avons la chance de plonger dans les textes de René Maran à travers ses archives. Travailler sur les archives d'écrivains, c'est une entreprise passionnante au moins pour deux raisons. D'une part, parce que c'est une manière de découvrir des textes inconnus d'un auteur, des textes inédits, et puis aussi parce que c'est une possibilité de relire une œuvre connue avec des matériaux nouveaux, avec une lumière nouvelle, à la lumière des manuscrits. Et c'est ce que nous avons fait autour de René Maran, ce que nous continuons à faire dans cette équipe de recherche. René Maran conservait ses manuscrits, à la différence d'autres écrivains, et sa veuve les a gardés ensuite chez elle : une partie des archives de René Maran se trouve dans la famille, aux bons soins de son petit-fils Bernard Michel. À peu près la moitié des archives de René Maran se trouvent au Sénégal, à la bibliothèque centrale de l'Université de Dakar, parce que la veuve de René Maran a fait don en 1965 d'un très beau fonds à la République du Sénégal – René Maran et Léopold Sédar Senghor étaient de grands amis. Et puis il y a d'autres fonds dispersés, des petits fonds, notamment à Bordeaux parce que René Maran, qui y a vécu de l'âge de 7 ans à l'âge de 22 ans, y avait gardé des amis, notamment Charles Barailley. Il y a une très belle correspondance avec ce jeune poète qui faisait partie comme René Maran de la « confrérie des amis de sainte poésie » à Bordeaux. Il y a aussi un manuscrit de *Batouala* ici à la bibliothèque municipale de Bordeaux.

Alors, quand on a toutes ces archives à disposition, qu'est-ce qu'on en fait ? Qu'est-ce que ça permet de lire de nouveau sur l'œuvre ? Par exemple, sur *Batouala*, c'est un livre choc, un livre coup de poing qui est paru en 1921 mais il faut savoir que René Maran travaillait sur *Batouala* depuis 1912. C'est un livre qui a mis du temps à s'écrire, à se construire. Nous, nous essayons de reconstituer la genèse de ce texte, donc nous recherchons les différents manuscrits du texte. Il y a par exemple un manuscrit à Bordeaux, donc, et un tapuscrit, c'est à dire tapé à la machine, dans la famille de l'écrivain. Et puis tout récemment, en février 2022, nous retrouvons la piste d'un autre manuscrit aux États-Unis, à la fondation Rosenbach : c'est à travers la correspondance entre René Maran et Alain Locke que nous en avons eu la confirmation. C'est une pièce qui s'ajoute à ce puzzle de la genèse de *Batouala*.

Autre exemple du travail que les archives peuvent permettre de faire sur un auteur, en l'occurrence sur René Maran : la bibliothèque d'un écrivain. Grâce à Camille Maran, sa veuve, la bibliothèque de René Maran est à Dakar, à la bibliothèque centrale de l'Université, et c'est un trésor ! René Maran lisait énormément : c'était un homme-bibliothèque et dans sa bibliothèque à Dakar, outre les livres de sa bibliothèque, il y a les lettres que les écrivains avec lesquels il était en correspondance lui avaient adressés. Il truffait (c'est le terme technique) ses livres des lettres que les écrivains lui adressaient. Par exemple, Léopold Sédar Senghor lui envoie son ouvrage *Éthiopiennes* en le dédiant : René Maran glisse à l'intérieur du livre la lettre de Senghor. C'est vraiment un fond magnifique, et à ce sujet j'aurais eu envie de lire un tout petit fragment du roman de Mbougarr Sarr qui parle de la bibliothèque, parce que je trouve que ça peut faire écho à la bibliothèque de René Maran.

« Quelle est donc cette patrie ? Tu la connais c'est évidemment : la patrie des livres : les livres lus et aimés, les livres lus et honnis, les livres qu'on rêve d'écrire, les livres insignifiants qu'on a oubliés et dont on ne sait même plus si on les a ouverts un jour, les livres qu'on prétend avoir

lus, les livres qu'on ne lira jamais mais dont on ne se séparerait non plus pour rien au monde, les livres qui attendent leur heure dans une nuit patiente, avant le crépuscule éblouissant des lectures de l'aube. Oui, disais-je, oui : je serai citoyenne de cette patrie-là, je ferai allégeance à ce royaume, le royaume de la bibliothèque. » (*La plus secrète mémoire des hommes* [Paris : Philippe Rey ; Dakar : Jimsaan, 2021], p. 319.)

Je crois que pour René Maran, le royaume de la bibliothèque, c'est un royaume fondamental.

Par ailleurs, la correspondance et les archives nous permettent de comprendre l'écrivain à travers les dialogues qu'il a eus avec ses amis. Et je ne fais que citer la correspondance avec Manoel Gahisto, qui vient d'être publié chez Présence Africaine par Romuald Fonkoua. C'est un livre de 800 pages, 800 pages de lettres à son ami Gahisto ! Ça témoigne de cette intensité des relations épistolaires. Pour nous qui travaillons sur une œuvre, travailler sur la correspondance entre un écrivain et ses amis, c'est obtenir une foule d'informations sur la manière dont l'œuvre est écrite.

Et puis, une dernière chose, c'est l'écriture de journaliste de René Maran : je crois que c'est quelque chose qu'on n'imaginait pas avant de travailler sur ces archives. René Maran a été un extraordinaire critique littéraire et journaliste. Il écrit pendant quarante ans, aussi bien dans des journaux sportifs comme l'*Auto* que dans des journaux extrêmement littéraires, comme *Les Nouvelles littéraires*, il écrit aussi bien dans *Opportunity* qui était un journal très engagé aux États-Unis et puis dans *Je suis partout* qui était plutôt d'un autre bord politique. Il écrit des centaines de notes de lecture sur les écrivains qu'il aime. Il écrit des centaines de causeries pour la radio. J'avais pensé à imprimer cette petite liste de causeries radiophoniques qu'on a trouvée dans les archives de Dakar ; on découvre que René Maran fait des notes de lectures sur la littérature algérienne, la littérature antillaise, arabe, bolivienne, brésilienne, canadienne, chilienne, chinoise, colombienne, cubaine, égyptienne, équatorienne, guatémaltèque, haïtienne, hondurienne, indienne, japonaise... Il travaille sur la poésie islandaise, la poésie libanaise, la poésie malgache, la poésie turque. C'est vraiment un homme d'une culture hors du commun, et dans son écriture de journaliste, il y a plusieurs choses : il y a d'abord la volonté de gagner sa vie – René Maran a quitté l'administration coloniale en 1923 et ensuite n'a vécu que de sa plume. Il écrit toute sa vie pour des raisons alimentaires, mais il écrit aussi, je pense, comme journaliste, comme critique, pour entrer dans un milieu littéraire français dont certes, il se sentait partie prenante, mais il sentait devoir quand même justifier cette appartenance par le brio de sa plume. Il y a dans ce travail de journaliste un autre René Maran, qu'on lira bientôt quand on aura pu le publier : un René Maran très ironique, un René Maran très ambigu. Et cette ambiguïté est constitutive, à mon avis, de l'écrivain peut-être pas de la personne mais, en tout cas, du personnage littéraire qu'il a donné à lire à travers tous ses textes. Je m'en tiens là.

EB. On en parlait tout à l'heure, peut-être que tu peux développer sur cette ambivalence et notamment son positionnement par rapport à la colonisation, qui est aussi ambivalent. C'est un homme complexe qui a été trop souvent accusé de part et d'autre. Je pense que les archives peuvent donner beaucoup de clés sur ce sujet.

CF. En effet. Quand on regarde dans quelques journaux où il écrivait, on est très surpris. On cherche à le positionner d'un côté ou de l'autre de l'échiquier politique, et en réalité René Maran a une activité de journaliste très complexe à déchiffrer parce que, pour dire les

choses tout crûment, il travaille aussi bien avec des journaux de gauche que de droite. Il faut travailler vraiment sur une chronologie fine de son positionnement politique, mais on a l'impression qu'il s'agit plutôt d'un positionnement littéraire. Mais il y a une autre ambiguïté qui ressort du travail qu'on mène, c'est quand on travaille sur ses déclarations. Il dit, par exemple, qu'il fait un roman régionaliste d'expression coloniale, et c'est quelque chose d'un peu troublant pour nous. C'est une expression un petit peu difficile à lire, et en même temps, quand on regarde la liste que je vous ai lue, c'est manifestement quelqu'un qui avant l'heure fait une littérature mondiale qui s'apparente à ce qu'on appelle aujourd'hui la littérature-monde. Donc, comment comprendre ce positionnement qui est aussi un positionnement régionaliste – il a toujours été très attaché à Bordeaux, très attaché à la littérature de Bordeaux, à une littérature régionale ? Romuald Fonkoua parle aussi à son sujet d'un écrivain du terroir, du terroir bordelais, en lien avec des écrivains du terroir du Nord. Et en même temps, c'est un romancier colonial, mais noir. Il y a donc une infinité de nuances sur la palette et c'est vrai que l'accès aux archives, l'accès à la complexité de son écriture et surtout l'accès à l'exhaustivité de ses œuvres permet de sortir des clichés.

EB. Merci beaucoup. Je vais maintenant laisser la parole à Mohamed Mbougar Sarr qui a publié *Terre ceinte* en 2014, *Silence du chœur* en 2017 qui avait déjà eu de nombreux prix, et enfin *La plus secrète mémoire des hommes*, dont je pense vous avez tous entendu parler, qui donc a eu le prestigieux prix Goncourt en 2021. Le roman raconte l'histoire d'un jeune écrivain à la recherche d'un autre écrivain qui a disparu, qui a de nombreuses ressemblances avec Yambo Ouologuem, mais qui n'est pas sans ressemblance aussi, en fait, avec d'autres écrivains comme René Maran. Et c'est le jeu des masques littéraires : c'est qu'ils peuvent recouvrir, comme des matriochkas, une succession d'autres écrivains.

Est-ce que tu peux nous parler de ton rapport à René Maran ? Tu as préfacé *Un homme pareil aux autres*, et tu en livres une très belle analyse. Mais René Maran est également présent dans ton roman : tu fais par exemple de fausses chroniques littéraires dans lesquelles tu montres le racisme conscient (ou inconscient, d'ailleurs) des journalistes. Tu es ainsi très ironique sur l'art de la chronique, sur la réception française très raciste, et sur ce milieu littéraire dont René Maran a tant souffert et qu'il a tant pratiqué aussi. Tu décris toute l'ambivalence de sa position. Et tu montres aussi cet ancrage dont parlait Claire, à la fois du terroir, une écriture vraiment très sénégalaise et en même temps mondiale. Tu revendiques des influences littéraires qui vont de Sami Tchak à Elgas dans ton cercle le plus proche, mais aussi Roberto Bolaño et toute une série d'auteurs du monde entier qui ressemblent beaucoup à la liste dont parlait Claire à l'instant. Puis, un peu à la manière de Borges, un de tes personnage dit :

« Tu voudrais n'écrire qu'un livre. Tu sais au fond de toi qu'il n'y en a qu'un seul qui compte : celui qui engendre tous les autres ou que ceux-ci annoncent. Tu voudrais écrire le biblicide, l'œuvre qui tuerait toutes les autres, effaçant celles qui l'ont précédée et dissuadant celles qui seraient tentées de naître à sa suite, de céder à cette folie. En un geste : abolir et unifier la bibliothèque. » (*La plus secrète mémoire des hommes*, op. cit., p. 119.)

... qui est cette tentation absolue totalement insensée et en même temps formidable qui raconte aussi, peut-être, un rapport à René Maran lui-même. C'est à dire à la fois tout à fait ancré dans le terroir, et une ambition démesurée de lutter avec toute la bibliothèque à la fois.

Mohamed Mbougar Sarr (MMS). Merci beaucoup et bonjour à toutes et à tous. Je n'aurais pas la prétention de dire que ça ressemble à cette liste-là, je ne connais rien à la poésie islandaise mais je suis très admiratif et vraiment j'ai très envie de découvrir ce que René Maran écrit par exemple sur toutes ces littératures-là. Ça dessine une pratique aussi, non seulement d'écriture mais de lecture, et c'est vraiment ce qui m'intéresse chez lui. J'ai découvert René Maran comme quasiment tous les écoliers sénégalais au collège, son nom en tout cas, ensuite *Batouala* m'est tombé dessus en classe de seconde puisque *Batouala* sévit en classe de seconde au Sénégal. D'ailleurs, à l'époque, quand je lis, je ne pense pas au prix Goncourt parce que je ne le savais pas. C'est peut-être le premier prix Goncourt que j'ai lu je pense, à peu près au même moment que Malraux. Mais c'est bien après que je reviens sur cette histoire-là, que je reviens sur cette fameuse préface, qui a d'abord incarné pour moi un lieu d'ambiguïté. Une ambiguïté que je n'ai détricoté que beaucoup plus tard. Et l'ambiguïté est celle-ci : évidemment, la charge anticoloniale est claire chez René Maran, mais on a en même temps l'impression qu'il est toujours tempéré par le fait que c'est la manière dont la colonisation est exercée à un moment donné qu'il critique, davantage que la colonisation dans l'absolu. En tout cas, il y a cette hésitation-là, je pense. Parce qu'il dit toujours que la colonisation bien sûr est une torture, une horreur pour les colonisés, mais qu'elle avilit aussi les colonisateurs. Même s'il ne le dit pas, j'ai toujours eu le sentiment qu'il y avait aussi l'idée que corriger, réformer serait peut-être une chose, peut-être pas acceptable, mais qui pourrait être au moins tolérable, supportable. Je sens toujours cette petite ambiguïté-là, mais sans retirer à l'homme son courage parce que pour écrire cette préface à son époque, il faut énormément de courage. Il faut une vraie sensibilité d'écrivain mais aussi d'homme, tout simplement. C'est vrai que j'ai beaucoup parlé de Yambo Ouologuem dans *La plus secrète mémoire des hommes* : il est la figure tutélaire, en effet. Mais précisément pour ce que tu as souligné, c'est-à-dire les articles de presse, ma référence c'est plutôt René Maran, c'est plutôt la réception qui a été faite de *Batouala*, ce sont les articles qui ont accueilli *Batouala*, qui, élogieux ou agressifs, se trompaient sur le même point, ou en tout cas partaient d'un point de vue qui était d'abord racial, un point de vue vraiment biologique. René Maran est d'abord qualifié comme ça : c'est un écrivain noir. Bien sûr on peut parler du contexte, on peut parler de l'histoire, on peut dire que c'est le début du XX^e siècle et qu'il y a tout un vocabulaire et un imaginaire qui sont encore là. Il reste que lorsqu'on lit cela aujourd'hui, cela semble d'une violence absolue. René Maran ressent cette violence-là et je me demande si ce n'est pas cette réception-là qui l'a d'abord blessé mais qui lui a presque fait renier *Batouala* – pas entièrement, mais en tout cas il revendique très vite ses autres livres plutôt que *Batouala*, parce qu'il est enfermé non seulement dans sa couleur de peau mais il est enfermé dans *Batouala*. Aux yeux de tous, c'est l'auteur de *Batouala*, à tel point qu'on peut tout à fait ignorer qu'il a écrit énormément d'autres choses ! Il revendique *Le Livre de la Brousse* comme son livre préféré. Il pense que c'est son meilleur livre, comme il le confie dans une de ses lettres. Mais personnellement, et c'est la raison pour laquelle j'ai accepté de préfacier *Un homme pareil aux autres*, j'estime que c'est dans ce livre-là qu'il est le plus personnel et que sa sensibilité éclate le plus fortement. D'abord parce que c'est un roman d'amour, au sens le plus beau de ce terme, mais aussi parce que c'est, je crois, le roman où son talent d'écrivain ressurgit avec une force assez incroyable, dans la description tout simplement, cet art qui semble extrêmement ancien, qui semble un peu

daté. C'est vraiment un héritier direct, je pense, du romantisme et du réalisme du XIX^e siècle. Je pense que c'est fondamentalement un écrivain de la Troisième République et que sa qualité première est d'abord celle-là. C'est quelqu'un qui sait voir et qui sait voir ce qu'il voit, comme dirait Péguy, et qui sait l'écrire avec précision, une force visuelle, poétique, métaphorique extrêmement forte, et c'est cela vraiment qui me touche chez lui. Dernière chose, je remarque que c'est un écrivain du long court, c'est à dire qui prend son temps. L'écriture de *Batouala* a duré plusieurs années. Ce livre-là est publié en 1947, mais il en parle dès les années 1920, et au début des années 1930 il en parle encore. Ce sont des romans qu'il écrit sur des périodes très longues, de dix à quinze ans : il y a une maturation, un murissement très profond qui fait que l'œuvre arrive prête et on ne peut quasiment rien retirer – ce sont des livres presque parfaits !

Je dois une dette à l'écrivain, mais j'ai aussi beaucoup d'empathie pour ce qu'il a pu vivre toute sa vie, parce que c'est le drame de toute une vie que d'avoir été ainsi réduit à un seul livre, réduit à une couleur de peau. Cela dit, j'ai l'impression qu'il s'est amusé avec toutes les récupérations dont il a été l'objet parce que tout le monde à un moment a tenté de le récupérer, y compris les auteurs de la négritude. Il était très ami avec Senghor mais, au tout début, il était un peu méfiant avec ce mouvement, il mettait plus de distance. C'est parce qu'il s'est trouvé le premier à ce niveau de visibilité peut-être, dans le milieu littéraire en tout cas, au carrefour de l'esthétique et de la politique, et de l'Histoire avec un grand H. Et il s'est débattu avec cela toute sa vie. Aujourd'hui je suis heureux qu'on revienne de plus en plus à sa genèse littéraire et que ses livres soient réédités et qu'on découvre l'écrivain formidable qu'il a été.

EB. Dans ton écriture, donc dans cette quête qu'on ne va pas raconter jusqu'au bout, tu lui empruntes beaucoup. Lorsque Diégane arrive au village, il y a un coucher de soleil qui doit beaucoup à certains couchers de soleil de René Maran. Tu reprends explicitement des textes de René Maran dans ta pratique d'écriture. Toi-même, tu exemplifies en fait cet amour-là de son art, pris en tant que tel et non pas comme le premier écrivain noir qui a eu le prix Goncourt.

MMS. Oui, je crois. Est-ce que ça a une importance ? Je suis toujours partagé sur la question, spontanément, j'aurai tendance à vous dire que ça n'a aucune forme d'importance. Mais on ne peut pas non plus ignorer l'histoire et ses symboles, et des étapes comme celle-ci. Maran constitue une étape, c'est un repère important. Mais ça, c'est vraiment l'écume... j'estime que le fond de la vague, c'est d'abord une écriture et un sens des images très fort.

Il y a aussi une chose qui me frappe beaucoup chez lui, c'est sa sensibilité à la souffrance animale. J'en parle un peu à la fin de la préface : certes il a écrit *Le Livre de la brousse*, qui est une sorte de fable, mais même dans *Batouala* quand il décrit les animaux et dans *Un homme pareil aux autres*, apparaît une sensibilité à la nature de façon générale. Ses descriptions de soleil, de la mer pendant le voyage sont très belles, mais il y a surtout une sensibilité aux animaux, à la souffrance animale, et au chien en particulier. C'est quelque chose de très rare pour son temps, et qui est pionnier puisqu'aujourd'hui on ne parle plus que de cela, j'ai l'impression. Dans René Maran c'est déjà présent, avec évidemment toutes les limites de son époque qu'on peut souligner, l'anthropocentrisme, la projection, etc. Il demeure néanmoins que le fond est une sensibilité très profonde à la souffrance, bien sûr des êtres humains, exactement parce que ce sont aussi des animaux.

EB. Merci beaucoup. Je me tourne vers Boniface Mongo M'boussa, docteur en littérature comparée, critique littéraire et écrivain. Dans son ouvrage *Désir d'Afrique*, il interroge ce qu'est « un classique africain », si l'on peut dire. Il interroge aussi la réception européenne des romanciers africains, ce qui est en dialogue constant avec Sami Tchak qui avait déjà interrogé cet aspect dans son essai intitulé *La couleur de l'écrivain*. Je trouve qu'avec Sami Tchak, vous formez un duo de critiques littéraires et d'écrivains qui a apporté un matériel très sensible aux continuités contemporaines des réceptions fortement marquées par un imaginaire raciste.

Comment reçois-tu cette quête de ce jeune romancier, sénégalais qui ressemble beaucoup à Mbougarr Sarr au début du roman, mais qui est à la recherche de Yambo Ouologuem alias Elimane ? À la différence de Mbougarr Sarr, Diégane est assez cavalier avec ses aînés : il jette par-dessus bord l'histoire littéraire en affirmant que de toute façon ce sont tous des vieux qui n'ont rien compris à la littérature, et que lui fera beaucoup mieux. Comment reçois-tu cette nouvelle manière d'écrire après René Maran, un peu potache aussi au début du roman ? Et puis comment la critique aussi se recentre-t-elle aujourd'hui ? Il y a quand même une vague de prix littéraires qui force la critique française à se restructurer, en devenant éventuellement moins raciste.

Boniface Mongo M'boussa (BMM). Merci et bonsoir à tous. Vous savez, c'est Senghor qui disait à propos de Tchicaya U Tam' Si que la jeunesse entre généralement en littérature l'injure à la bouche. Je trouve cette phrase magnifique : Senghor aimait beaucoup Tchicaya U-Tam'Si, mais Tchicaya était rebelle, insolent à son égard. Et Senghor lui-même a été très insolent à l'égard des écrivains de la littérature coloniale. Nous ne nous souvenons aujourd'hui que de Senghor le sage, le diplomate, mais c'était un homme irrévérencieux. Je crois que l'irrévérence fait partie de la littérature. Et c'est sain. Je disais tout à l'heure, autour de la table, que lorsque j'ai lu Mbougarr Sarr, j'ai souri, Parce que le regard ironique qu'il porte sur la littérature africaine contemporaine est sain. D'ailleurs, il faudrait passer par là et Maran de ce point de vue, avant d'en venir à Mbougarr Sarr, est très important, parce qu'il est au carrefour. Je crois qu'il y a un mot qui le résume bien, c'est l'ambiguïté, mais cette ambiguïté témoigne du fait que c'est un homme lucide sur le monde. On peut dire que c'est quelque part un écrivain bordelais, parce qu'il est régionaliste – c'est un très grand joueur de rugby, ça peut paraître idiot mais quand on est à Bordeaux cela a un sens ! On peut aussi le considérer comme un écrivain colonial par son statut d'administrateur colonial. Et d'ailleurs il y a ce côté très naturaliste dans ses descriptions, qui renvoie à la littérature coloniale. En même temps, il est celui qui met fin à cette littérature, parce que dans la littérature coloniale, le nègre était souvent l'objet du discours alors que dans *Batouala*, il est un sujet du discours. Donc quelque part, Maran annonce la littérature africaine. Mais quand la littérature africaine s'impose, il refuse de se définir comme écrivain africain. C'est intéressant dans le cadre de sa relation avec Senghor. Senghor veut le récupérer mais Maran se dérobe : il veut être un écrivain tout court. D'ailleurs dans sa correspondance, il se définit comme poète, un poète symboliste, avant même d'être romancier ou conteur. Il se veut poète et quand on se veut d'abord poète, lorsque l'on écrit, on sait ce que cela veut dire... Quand on lit un récit comme *Un homme pareil aux autres*, on retrouve cette problématique d'une autre manière. Ne vous intéressez pas à ma couleur, nous dit Maran, c'est le soleil qui m'a brûlé. Et tout ceci fait que l'on ne peut qu'être sous le charme de Mbougarr Sarr, parce

que, quelque part, Mbougar récupère tout cela. Il fait la synthèse de toutes ces problématiques dans son roman. Je le lis, moi, avec beaucoup de distance, parce que j'ai réfléchi à ces questions. Quand je suis arrivé en France à la fin des années 1980, j'ai vu des aînés qui étaient au cœur de la scène littéraire se diriger progressivement vers la pénombre : des écrivains dont on entend plus parler aujourd'hui, comme Bolya Bayenga, Yodi Karone, Caya Makele, comme Simon Njami, qui est devenu un grand critique d'art mais qui était d'abord romancier. Tout ceci fait partie du dynamisme de la vie littéraire. Et que Mbougar Sarr s'intéresse à cet aspect, je trouve cela remarquable.

EB. Yambo Ouologuem, dont tu as été l'un des premiers à dire qu'il fallait qu'il soit réédité, est le sujet plus ou moins fantomatique qui trône au-dessus de *La plus secrète mémoire des hommes*. Comment es-tu tombé sur ces ouvrages ? En plus, tu as le parcours de ce jeune homme qui cherche à retrouver ces ouvrages qui ne sont plus édités et qui doit aller chez les bouquinistes, qui doit recueillir auprès de ses amis des exemplaires. Est-ce que tu peux nous raconter cette période de censure aussi ?

BMM. Oui, c'est d'ailleurs Virginie Andriamirado, qui est ici dans la salle qui me l'a rappelé. Avec Virginie on a été des co-fondateurs de la revue *Africultures*. On faisait des réunions de rédaction chez Sylvie Chalaye et je me rappelle, à chaque réunion, je convoquai Yambo Ouologuem, parce que son livre, *Le devoir de violence* était introuvable. À l'époque il n'y avait pas encore la puissance d'internet, et je suis allé au square Georges-Brassens à Paris, chez un bouquiniste, et je lui ai passé la commande de Yambo Ouologuem. Ça a pris des mois et des mois et j'ai fini par mettre la main sur trois exemplaires de Yambo Ouologuem, que j'ai distribués. Les gens ne l'avaient pas lu. Ces trois exemplaires ont circulé partout. Ce qui m'avait intéressé chez Yambo Ouologuem, c'est cette irrévérence totale. On ne peut pas s'imaginer que ce jeune homme, qui devait avoir 20, 23 ans au moment où l'Afrique vient d'être indépendante, détruit du jour au lendemain l'enthousiasme de tout un continent avec son livre. Non seulement il détruit l'histoire, mais il détruit la littérature. Même les écrivains irrévérencieux comme Césaire et Senghor n'ont jamais accepté cette critique totale. Rien que tout cela, Ouologuem mérite une statue.

EB. Avis à Bordeaux...

BMM. Oui, parce que le danger chez nous, c'était quand même la célébration. Il ne faut pas oublier qu'il vient du pays des griots, le Mali, un pays qui se gargarise souvent d'avoir été un empire ! Mais maintenant où en sommes-nous ? C'est ce que disait Yambo Ouologuem, d'une certaine manière.

EB. Aujourd'hui, *Le devoir de violence* est réédité grâce à Sami Tchak, Jean-Pierre Orban et toute une constellation d'agents littéraires, d'éditeurs qui se battent pour rééditer ces ouvrages et réhabiliter aussi sa pensée.

J'introduis maintenant notre dernière invitée : on est très heureux d'avoir avec nous Gaëlle Bien-Aimé, lauréate de la résidence d'écriture francophone Afrique-Haïti 2022 qui était à Limoges et est désormais à Bordeaux en résidence d'écriture. Elle a co-fondé et elle dirige une école d'art dramatique à Haïti et elle pratique les arts de la scène. Elle a publié récemment *Tranzit* sur l'écriture des migrations et dont l'intrigue se passe dans une dans une file d'attente pour obtenir un visa, un « transit » vers l'ailleurs. Gaëlle Bien-Aimé commence désormais un nouveau chantier bien entamé désormais autour de l'écriture, de la vie nocturne à Port-au-Prince qui se situe dans une chambre entre deux amants qui font

l'amour, qui réfléchissent, qui s'ennuient, qui font l'amour de nouveau, qui se souviennent de leurs pérégrinations dans Port-au-Prince et qui racontent l'amour intense, la violence de la ville qui s'imisce dans leur souvenir, des faits divers extrêmement violents qui viennent briser la chambre amoureuse. La pièce est en même temps une reconstitution très puissante de l'amour par une voix de femme notamment particulièrement sensuelle qui raconte un désir amoureux féminin sur scène.

Gaëlle, comment te situes-tu par rapport à René Maran qui a également décrit beaucoup ces couples amoureux ? Et comment construis-tu une écriture dramatique centrée autour d'une voix féminine très forte et puissante ?

Gaëlle Bien-Aimé (GBA). Bonjour tout le monde, et merci. Parler d'amour, ce n'est pas compliqué. Ce qui est compliqué, c'est de garder deux amoureux dans une chambre à Port-au-Prince, un soir, et ce qui est compliqué c'est de venir avec cette inquiétude sans se plaindre. Dans l'écriture, ce qui est compliqué, c'est d'évoquer le malheur sans tomber dans le misérabilisme. C'est d'évoquer cette violence, on sent que ça déchire, mais en même temps, trouver dans la poésie de quoi garder tout cela beau. C'est ça en fait qui est compliqué. Pour moi c'était aussi une manière de respirer parce que j'ai eu cette opportunité en 2019 de faire partie de ces autrices du dispositif « découverte » à Limoges, parce que je n'avais pas été publié – c'est compliqué de trouver des résidences quand on n'est pas publié, ce que je trouve dommage. Mais il y a quand même une structure, un dispositif à Limoges qui l'a permis, et donc quand je suis arrivée, c'est avec un texte qui s'appelle *Que ton règne vienne* : c'était encore à Port-au-Prince, c'était une manifestation, il y avait une femme ensanglantée sur l'asphalte, c'était un prétexte pour moi pour que ces messieurs parlent de ce rapport homme / femme. L'impossibilité d'habiter ce pays était déjà dans ce texte, puis il y a eu *Tranzit*, et puis je suis arrivée à Avignon, l'année dernière justement pour la lecture de *Que ton règne vienne*, au moment où on assassine le président. Je fais partie d'une organisation féministe, et on a commencé à recevoir des menaces. Je ne pouvais donc pas rentrer chez moi et c'est dans ce moment tumultueux que j'ai pu rester ici un peu plus longtemps. J'ai été reçue à la Maison des Auteurs à La Rochelle pendant l'été, et j'ai esquissé cette histoire d'amour. C'est bien mes personnages s'aiment... mais ils s'aiment où ? ils s'aiment comment ? qu'est ce qui se passe ? C'était donc tout ça, le désir, enfin, être amoureux s'aimer et aimer une ville, s'aimer dans une ville, c'est très important pour moi. Aujourd'hui la migration explose les cellules familiales, parce qu'il y a la guerre, parce qu'il y a la misère quelque part, il y a des gens qui bougent, il y a des mamans qui partent, il y a des papas qui partent, et c'est très important, donc, dans ce couple, quelqu'un devra partir... peut être. Mais en réalité ce qui est important pour moi, c'est cet amour-là et comment vous présentez Port-au-Prince d'un point de vue de personnages amoureux. Ce n'est pas le même point de vue, ils ont fait la fête dans cette ville, ils s'embrassaient dans la rue de l'Enterrement, ils ont bu des coups à Port-au-Prince à la rue de la Réunion. C'était important pour moi de citer le nom des rues, de faire revivre cette ville quelque part, parce que c'est là où je suis née, en 1987, après le départ de Jean-Claude Duvalier : je n'ai jamais connu Port-au-Prince tranquille, moi... Mais Port-au-Prince a quand même donné la comédienne que je suis, l'autrice que je suis, Port-au-Prince a quand même donné Yanick Lahens... dans Guillaume et Nathalie tu vois cette scène d'amour entre Guillaume et Nathalie, et donc j'ai des référents d'amour, j'ai des références dans la littérature, elle est riche. Port-au-Prince

m'a donné tout ça, m'a donné Syto Cavé, m'a donné tout. C'était important pour moi d'installer ce couple à Port-au-Prince dans une chambre à Pacot, un quartier à Port-au-Prince, et qu'au bout d'un moment dans la pièce, on ne sache plus où ils sont.

EB. Une dernière question peut-être : tu écris beaucoup aussi avec le créole, avec les chansons, et d'un seul coup on est plus dans le roman, on est bien sur scène et d'un seul coup l'écriture dramatique se fend. Tu revendiques l'héritage de Jean d'Amérique peut-être aussi, mais en tout cas d'une voix poétique différente qui arrive sur scène. Comment alternes-tu ta pratique de poète et de dramaturge ? Concrètement il ne faut pas qu'on ne s'ennuie sur scène parce qu'il y a deux personnes qui doivent nous parler et que ce n'est pas un roman, c'est du théâtre : comment des surgissements très lyriques en fait comme une autre voix trouvent-ils leur place sur scène ?

GBA. Je fais de l'humour aussi, donc, je suis en contact avec plein de types d'écriture. Quelque chose qui est une écriture directe, une écriture quotidienne, et une écriture poétique, et enfin l'humour arrive. Au bout d'un moment, il y a des choses que j'ai envie de dire, et la poésie s'impose, c'est quelque chose que je ne sais pas t'expliquer. De même que le créole arrive. Je sais bien donner l'équivalent en français de ce que je veux dire, mais bon, c'est en créole, et donc je le mets en bas de page pour les gens qui ne comprennent pas le créole. Mais il y a quelque chose qui arrive au moment de l'écriture que je ne sais pas dire. J'ai tatoué une phrase de mon texte de *Que ton règne vienne* qui est : « La révolution est un poème en feu. » J'aime bien cette phrase parce qu'en 2018 j'ai fait partie, et je fais partie encore, de cette jeunesse qui s'oppose au pouvoir en place. On a demandé alors au gouvernement de donner des explications sur les fonds dilapidés, les fonds pétrocaribés dilapidés. J'ai écrit *Que ton règne vienne* dans ce contexte-là. J'étais en juin à Limoges, il y avait une manifestation au Champ-de-Mars, on faisait le tour du Palais national... C'est ce contexte-là. Un fragment me vient en tête inspiré de ce texte de Gérard Bloncourt. Il commence par « J'aime ce pays », moi j'ai commencé ce bout également par « J'aime ce pays » :

« J'aime ce pays
Avec sa source puante
Ses quenêpiers mâles et ses gens têtus
Mon pays carnaval
Aux sept coups de béni soit l'Éternel »

Voilà, c'est Bloncourt qui m'a inspiré ce bout qui est dans *Tranzit* justement, un des voyageurs qui dit je pars, certes, mais j'aime ce pays, comment ne pas aimer ce pays ?

EB. Merci beaucoup. Est-ce que vous voulez rebondir ? Mohamed Mbougar Sarr, est-ce que tu veux rebondir ?

MMS. Oui. Il y a une chose très curieuse, c'est que Maran a eu une influence très forte sur énormément d'écrivains, je pense, et pourtant très peu de gens le revendiquent. J'entends très peu d'écrivains dire : ma référence, c'est René Maran. C'est très curieux alors que de façon très nette il a été à l'intersection de quelque chose, au commencement de quelque chose... Ça, je ne sais pas ce qui l'explique. D'une certaine manière, c'est une figure qui me fait croire qu'un écrivain important peut-être sans influence revendiquée. En général on peut considérer qu'un écrivain est important aussi parce que beaucoup de gens se réfèrent à lui, mais voilà une figure très étrange quasiment sans...

GBA. Sans impact ?

MMS. Si, si, je pense qu'il a eu un impact !

GBA. Oui moi je pense aussi.

MMS. Sans... J'ai l'impression que sa descendance ne le revendique pas. Ce qui est très, très curieux. Mais bon, c'est peut-être aussi le signe de son importance ou de sa liberté, ou celle de la difficulté à le placer sur une carte dans la génération qui serait celle d'aujourd'hui par exemple. Il est très peu cité, et c'est étrange.

BMM. Je crois que c'est la question de la réception, déjà, de Maran lui-même. Tu as dit quelque chose d'intéressant : pour lui, son meilleur roman, ce n'était pas *Batouala*. Senghor a écrit un texte dans *L'Étudiant noir* où même lui dit que ce n'est pas son meilleur livre. Mais ensuite il écrit un autre texte, cette fois-ci sur une commande directe de Camille Maran. C'est un texte de circonstance et Senghor écrit carrément le contraire de ce qu'il a dit dans *L'Étudiant noir*. Il encense Maran, en disant qu'après *Batouala* on ne peut plus écrire alors que dans *L'Étudiant noir*, il a dit que ce n'était pas le meilleur texte. Donc il y a déjà cette ambiguïté-là de la réception. Mais René Maran lui-même a rendu les choses encore plus complexes. Quand il écrit *Batouala*, vous vous rendez compte que la préface n'a rien à voir avec le roman. Or tout le scandale – parce qu'il y a eu quand même des débats à la Chambre des Représentants à propos de la préface ! – c'est que dans la préface il parle de Tago, il dit civilisation au vu des Européens, Tago avec Chakondadé et tout ça... Les gens s'arrêtent sur ce point, « civilisation », et sur la préface. Et tout ce qu'ils vont condamner et tous les débats autour de Maran, vont tourner autour de cette préface. Alors que cette préface n'a rien à voir avec le contenu. Quelque part, *Batouala*, si on peut prendre un exemple dans l'histoire littéraire, c'est comme *Le monde s'effondre* de Chinua Achebe. Parce que le monde de *Batouala* s'effondre, c'est le monde de son rival qui émerge, donc le roman n'a rien à voir avec la préface. Et c'est par la préface qu'il est rentré dans l'Histoire littéraire et donc comment voulez-vous qu'on puisse revendiquer une telle œuvre ? C'est un vrai labyrinthe.

EB. Effectivement, les études coloniales se revendiquent beaucoup plus facilement de Césaire, qui est beaucoup plus frontal dans sa dénonciation anticoloniale, alors que René Maran est effectivement tout en ambiguïté et lui-même, c'est un labyrinthe. C'est une très belle image, d'ailleurs tu reprends le terme labyrinthe dans ton texte aussi.

BMM. Ce qui est aussi intéressant, c'est de voir ce qu'a écrit Fanon sur *Un homme pareil aux autres* et ce qu'écrit Mbougar. Comment voulez-vous...

EB. Tu peux peut-être développer ?

BMM. On n'aura pas le temps de tout développer mais en tous cas les gens, peuvent lire *Peau noire, masques blancs* et notamment tout le chapitre que Fanon consacre à *Un homme pareil aux autres* et en suivant lire la préface de Mbougar Sarr, qui prend le contre-pied de Fanon. Quelque part c'est ça, René Maran. C'est ce qui le rend intéressant. C'est que quelque part on n'arrive pas à le situer. Et quand on n'arrive pas à situer quelqu'un, il est perdu et en même temps il est fécond.

EB. Fanon dénonce très frontalement la posture de René Maran dans *Peau noire, masques blancs* en en faisant une figure d'un aliéné qui parce qu'il aime une blanche voudrait effacer sa propre couleur et tomber amoureux de l'opresseur. Fanon en fait la figure par excellence de l'intellectuel aliéné. C'est une image qui lui collera à la peau effectivement, et qui

explique en partie cette réception un petit peu gênée des écrivains qui, certes, revendiquent un héritage littéraire, mais il est nettement moins frontalement anticolonial que d'autres... Je pense que la lecture de Fanon a beaucoup joué dans cette posture un peu ambivalente de la réception d'un intellectuel aujourd'hui. Même si dans la préface très fine que tu adresses, Mohamed, effectivement, il y a des clés de lecture sur une part de mauvaise foi, en réalité, de Fanon, qui prend certaines tirades de personnages secondaires en tant que représentants de la parole de l'auteur, ce qui nous, en études littéraires, nous gêne un petit peu. Fanon est formidable à bien des égards, mais ce n'est pas forcément le meilleur lecteur, en tout cas dans ce chapitre très précis. Et je pense que pour réhabiliter Maran, il faut passer à travers Fanon et retrouver des manières de faire sens autrement sur cette figure d'amour entre les deux personnages.

Ouvrages cités

- Achebe, Chinua. 1972 [1958]. *Le monde s'effondre*. Traduit de l'anglais par Michel Ligny. Paris : Présence africaine.
- Bien-Aimé, Gaëlle, Jocelyn Danga, et Arsène Angelbert Ablo. 2021. *Tranzit. Un oiseau à l'aube. Césariennes sous nos tropiques : théâtre*. Caen : éditions Passage(s).
- Fanon, Frantz. 1952. *Peau noire, masques blancs*. Paris : Éditions du Seuil.
- Lahens, Yanick. 2012. *Guillaume et Nathalie*. Port-au-Prince : Editions LUNE.
- Maran, René. 1921. *Batouala : véritable roman nègre*. Paris : Albin Michel éditeur.
- Maran, René. 1934. *Le livre de la brousse*. Paris : Albin Michel, éditeur. Accessible en ligne : <https://archive.org/details/lelivredelabrous00mara>.
- Maran, René. 2021 [1947]. *Un homme pareil aux autres*. Préface de Mohamed Mbougar Sarr. Marseille : Les Éditions du Typhon.
- Maran, René, et P. Manoel Gahisto. 2021. *Correspondance Maran-Gahisto*. Édité par Romuald Fonkoua. Paris : Présence africaine.
- Mongo-Mboussa, Boniface. 2001. *Désir d'Afrique*. Préface de Ahmadou Kourouma, postface de Sami Auteur. Paris : Gallimard.
- Ouologuem, Yambo. 2003 [1968]. *Le devoir de violence*. Préface de Christopher Wise. Paris : Le Serpent à Plumes.
- Sarr, Mohamed Mbougar. 2014. *Terre ceinte*. Paris : Présence africaine.
- Sarr, Mohamed Mbougar. 2017. *Silence du cœur*. Paris : Présence africaine.
- Sarr, Mohamed Mbougar. 2021. *La plus secrète mémoire des hommes*. Paris, Sénégal : Philippe Rey.
- Tchak, Sami. 2014. *La couleur de l'écrivain : comédie littéraire*. Ciboure : La Cheminante.

Ressources numériques

- « Équipe Manuscrits francophones ». Site de l'Institut des textes et manuscrits modernes (Item). <http://www.item.ens.fr/francophone/>
- Batouala le Mokoundji*, manuscrit de René Maran. Bibliothèque municipale de Bordeaux, Fonds Manuscrit. Cote : A.P. 2702 Rés. C. https://selene.bordeaux.fr/notice?id=h%3A%3ABordeauxS_B330636101_AP2702_Res_C&locale=fr